

— Il est notre prisonnier.

— Prisonnier ! ...

— Vivant ! ... murmura le pirate en faisant quelques efforts pour rassembler ses idées.

Puis, comme inspiré par une subite réflexion, il demanda avec un accent de soupçonneuse et intense curiosité :

— Il s'est rendu ? ... seul ?

— Il nous a donc abandonnés ?

A cette question, le visage du Trappeur prit son aspect de hérisson en colère.

Grandmoreau riait.

Imbécile ! répéta-t-il.

— Tu as cru que ton fameux John Huggs était homme à se sacrifier pour un tas de che-napans comme vous autres !

— Il a pensé à racheter sa vie.

— Mais, en vrai chef de brigands, il a oublié ses compagnons.

On vit alors la face du brigand, blémir affreusement, ses nerfs se tendre, ses poings se crispier, ses dents se serrer, ses lèvres se pincer, ses narines frémir, ses yeux s'injecter de sang.

— Misérable lâche ! murmura-t-il.

— Nous abandonner ! ...

Tête-de-Bison observait le pirate.

Il l'entendit, le comprit et frotta joyeusement les mains.

— Bonne besogne ! se dit-il.

— J'ai une fameuse chance, et je suis tombé sur une canaille de premier choix.

— John Huggs a un ennemi de plus, un ennemi intime, comme dirait ce farecur de Sans-Nez.

— Ça va bien !

— Ce coquin nous débarrassera de son chef, si je ne trouve pas le moyen de le pendre après avoir retrouvé celles que nous cherchons.

Ces agréables réflexions faites, Tête-de-Bison dit au squatter :

— Va détacher du mêlze la vingtième corde qui reste inoccupée.

— Elle va nous servir.

Le squatter détacha la corde et l'apporta.

— Tes mains eroisées derrière le dos ! commanda Tête-de-Bison au pirate.

Celui-ci obéit.

Ses deux poignets furent solidement attachés.

— Maintenant, fit le Trappeur, en route !

Les trois hommes se dirigèrent du côté du défilé où le passage était possible.

Tout à coup, pris d'une réflexion subite, il commanda :

— Halte !

— Nous devons compléter notre besogne," dit-il au squatter.

Celui-ci répondit par un geste interrogatif.

— Nous avons de l'eau à deux pas, continua le Trappeur, allons emplir nos peaux de boue et ne laissons pas périr ces malheureux chevaux.

— Mais comment les faire sortir du défilé ? demanda le squatter.

Cette question n'embarrassa pas le Trappeur.

— Nous ferons sauter l'une des roches qui le bouchent, dit-il.

— J'ai encore de cette fameuse poudre que le comte m'a donnée et qui ferait éclater du fer.

Cette résolution de Tête-de-Bison fut rapidement exécutée.

La mine fut pratiquée ; la roche, brisée, émiettée se dispersa de toutes parts.

Le passage était libre.

Les chevaux furent abreuvés et pour ainsi dire ressuscités.

Grandmoreau choisit les douze qui lui parurent les plus vigoureux et laissa les autres en liberté.

Puis, en ayant attaché six en file, il fit monter le pirate prisonnier sur le premier et se mit en selle sur le second, remorquant les autres derrière lui.

Le squatter imita Tête-de-Bison, et les trois hommes avec leur remonte de douze mustangs superbes se mirent en marche pour rejoindre leurs compagnons.

Tout en descendant les pentes rapides et en longeant les sentiers étroits le long des précipices, Grandmoreau se réjouissait à l'idée de faire une surprise agréable au colonel d'Eragny et à Bouléreau.

— On ne dira pas que j'ai perdu mon temps, murmura-t-il avec satisfaction.

— Nous avons mené notre expédition tambours battants.

— En moins de trois heures, nous avons jugé et pendu dix-neuf pirates :

— Fait sauter des rochers :

— Capturé vingt chevaux.

— Voilà ce que j'appelle du temps bien employé !

Et le brave Trappeur se frottait vigoureusement les mains, signe évident d'une intime et profonde satisfaction.

Après une marche forcée de près de cinq heures, nos deux hardis compagnons et le prisonnier rejoignirent leurs amis.

A la vue des chevaux, M. d'Eragny ne put retenir un cri de joie.

Il s'élança vers le Trappeur et lui prit la main en s'écriant :

— Enfin ! des chevaux ! ...

— Mon cher Trappeur, vous pensez à tout.

— Nous allons pouvoir gagner un temps précieux peut-être.

Bouléreau, de son côté, vint féliciter Grandmoreau.

Après deux grands jours de marche, M. d'Eragny et sa petite troupe arrivaient en vue de la masse rocheuse sous laquelle se trouvait le palais des pirates.

John Huggs, qui avait fidèlement guidé ses vainqueurs, venait de donner le signal de faire halte.

Le pirate épargné par Grandmoreau fut amené devant son chef, et celui-ci le chargea de transmettre à ses lieutenants l'ordre formel de lui amener mademoiselle d'Eragny et Concepcion.

Il allait partir, quand on entendit le bruit crépitant d'une fusillade.

Ce bruit partait même de l'endroit qu'il avait désigné comme étant l'entrée de sa grotte.

Nous ramènerons le lecteur dans le brillant repaire des pirates.

Au dehors, l'obscurité d'une nuit sombre couvre la savane et enveloppe la montagne.

Le soleil a quitté l'horizon depuis trois heures.

Il y a cinq jours pleins que John Huggs est parti.

La parole donnée sur le dieu Dollar a été tenue religieusement ; mais voilà les bandits délivrés de leur serment.

Et les deux cents sont réunis dans leur souterrain.

Et ils ont diné ; ils boivent maintenant, ils jouent, se disputent et se battent, comme toujours.

Mais au dessus de ce désordre ordinaire plane une agitation inaccoutumée.

On se dispute plus fort et on se bat moins.

Il s'agissait des prisonnières.

Qu'allait-on faire ?

Qui les aurait ?

Qu'un seul les voulut et les autres se réunissaient contre lui.

Deux hommes travaillaient activement à imprimer une direction à cette agitation.

Grand Seize et Petit Dix-huit, le directeurs du *café du XIX siècle*, abandonnaient

à tour de rôle leur établissement pour circuler dans toutes les parties du souterrain.

Ils allaient de groupe en groupe, parlant bas aux uns, discutant à haute voix avec d'autres, paraissant enfin se livrer à une active propagande.

De temps en temps, ces deux personnages se rencontraient, échangeaient un signe d'intelligence ou quelques mots dits à l'oreille, et reprenaient leurs allures.

— Nous allons jouer les prisonnières.

Cette proposition séduisit les pirates.

Un tonnerre d'applaudissements éclata.

Les bravos se succédèrent sans interruption pendant trois minutes.

L'orateur fit signe qu'il avait encore à parler.

Le silence rétablit.

Il continua :

— Comme il ne faut pas de tricheries, il est indispensable de bien s'entendre avant de commencer le jeu.

— Nous allons nous diviser par nationalité.

— Anglais, Américains, Français, Espagnole, en un mot, les hommes de chaque nation représentée ils joueront alors *la belle*, et les femmes appartiendront aux deux derniers vainqueurs.

— Ça vous va-t-il ?

— Oui ! oui ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Adopté !

— Bravos !

— Aux cartes !

— Aux dés !

— Aux dominos !

— Au billard !

Pendant cinq minutes, ce fut un tumulte et une agitation indescriptibles.

Soudain le silence, se fit de nouveau.

L'orateur était remonté sur sa table et faisait force signes pour être écouté.

Il put parler :

— Un dernier mot ! dit-il.

— Les premiers gagnants feront la belle au billard ...

— A la poule.

Une dernière approbation accueillit cette dernière condition, et les jeux s'établirent.

Les pirates se disséminèrent dans leurs établissements de prédilection et se mirent à jouer avec fureur.

Chaque pays adopta son jeu de hasard favori.

Quelle diversité dans ces préférences et ces goûts particuliers à chaque nation !

Quelles étrangetés !

Quelles capricieuses manières de tenter la chance, de fixer le sort, de chercher la bonne veine !

Que de combinaisons folles, de tentatives ridicules, de précautions outrées !

Souvent les coups interrompent la partie.

Les couteaux sont tirés, les revolvers sont armés.

Le sang coule.

Un homme tombe ; on l'emporte s'il n'est que blessé ; mort, on le pousse sous une banquette ...

Et la partie continue plus acharnée, plus enragée.

Pendant que les pirates jouent beaucoup et se tuent un peu, Grand Seize et Petit Dix-huit causent à voix basse dans le comptoir de leur café.

Ils ne sont pas pirates, ils ne peuvent prendre part à la lutte.

Ils sont commerçants, et s'ils n'ont jamais à entrer dans le partage du butin, ils n'ont pas en revanche à risquer de se faire tuer dans les combats.

Nos deux personnages causaient donc, et ils paraissaient discuter sur un sujet fort intéressant.